

XYZ. La revue de la nouvelle



La médaille d'or

Denis Bélanger

Récompenses : onze nouvelles sur le podium
Number 123, Fall 2015

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/78484ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (print)
1923-0907 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bélanger, D. (2015). La médaille d'or. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (123), 49-54.

La médaille d'or

Denis Bélanger (1950-1992)¹

- Vous n'avez pas peur de mourir ?
- Aujourd'hui ou dans vingt ans, quelle différence ?
- Vingt ans.

JEAN LEMIEUX

DEPUIS LES PREMIERS SYMPTÔMES de la maladie, Jacinthe avait été parfaite. Prévenante, toujours disponible, douce et réconfortante, elle l'avait accompagné aux examens et l'avait persuadé de tenter l'opération. Grâce à elle la vie continuait à tourner pendant qu'il luttait pour apaiser le tumulte en lui et essayait d'apprendre à vivre sans espoir. Mais la greffe n'avait pas fonctionné; il n'existait plus aucun moyen d'enrayer la leucémie. La guerre des globules était déclarée, définitive; ouverte la chasse aux plaquettes. Rénald savait tout ce qui l'attendait. Ses muscles, qu'il avait domptés avec acharnement comme des animaux rétifs, contre lesquels il se battait depuis son adolescence, ses précieux muscles fondraient bientôt, s'avachiraient, se changeraient en purée grasse aussitôt qu'il cesserait l'entraînement et les compétitions. Et s'il continuait, il risquait que tous ses vaisseaux éclatent, que le sang se répande, l'inonde d'une marée visqueuse, l'étouffe de l'intérieur. De toute façon, il n'aurait bientôt plus l'énergie de continuer.

Rénald aurait souhaité mourir sur la patinoire, là où s'était déroulée la plus grande partie de sa vie, chaussé de ses meilleurs patins de compétition. En plein spectacle, au milieu d'une pirouette, son sang se serait mis à gicler, expulsé de son corps par la force centrifuge, et il aurait continué ses figures. Dans l'auréole phosphorescente de la vie en fuite, il serait

1. Cette nouvelle de Denis Bélanger, extraite de son recueil *La vie en fuite*, publié en 1991 chez Québec/Amérique, est reprise ici avec l'aimable autorisation de son frère, Guy Bélanger.

demeuré un instant suspendu entre la grâce et la chute, puis son corps aurait retrouvé sa gravité et il se serait effondré. Le public n'aurait eu qu'un seul cri d'horreur.

Mais au lieu de cette sortie en pleine lumière, il s'était retrouvé dans un fauteuil roulant. Écrasé, aplati, le crash, la panne totale. Cloué sur deux roues, crucifié, empalé sur la souffrance du souvenir. Fermé pour cause de transformation : l'athlète, l'artiste de la lame devient une crêpe, une omelette baveuse, un pudding. Il n'est plus qu'un corps écroulé sur un siège de toile. La rage le brûlait, il aurait hurlé pendant des heures, comme un loup à la lune ; et pourtant il n'avait pas eu une seule plainte. Pas un mot de regret n'était sorti de sa bouche, pas un seul cri. Jacinthe vantait son courage à tout le monde, les journalistes réclamaient des entrevues, les associations sportives voulaient son parrainage. Seul le docteur Dupuy se méfiait ; il lui avait prescrit des antidépresseurs, « au cas où, on ne sait jamais ». Ni lui ni Jacinthe ne comprenaient ce qui se consumait en lui. En apparence, il acceptait, aussi stoïque dans son immobilité qu'il l'avait été pendant l'entraînement ou les championnats. Comme si la maladie n'avait été qu'une médaille supplémentaire. Mais parfois l'odeur de la glace lui revenait, forte, entêtante, le parfum du frimas surgit sous la lame pendant une figure. Il pouvait sentir la fraîcheur de la patinoire irradier dans ses jambes, entendre la musique des lames, toujours différente selon la vitesse, la position du corps, le mouvement, tantôt un petit silement sur une seule note, tantôt un grondement sourd ou une tempête rugissante et hurlante. Les souvenirs le brûlaient, plus douloureux que la douleur. L'horreur s'emparait de lui, le dominait, le projetait tout entier dans le vide. Il n'y avait plus d'espace en lui pour la dépression, il n'y avait plus rien. Même pas l'envie de mourir au plus vite, même pas la peur de souffrir. Seulement l'absence.

Toujours attentionnée, Jacinthe le conduisait dans les parcs, poussait son fauteuil dans les rues les plus fleuries de Montréal, dans les galeries, les musées, elle le roulait au cinéma, au spectacle, hiver comme été. Il ne trouvait même

plus le cœur de la remercier. Partout on s'écartait devant eux, mais au moins, avec la barbe, personne ne le reconnaissait. Pour lui faire une surprise, aujourd'hui, elle l'avait conduit au belvédère de la voie Camillien-Houde. C'était la première journée claire du printemps, tout se détachait dans l'air vif, les Laurentides, la Métropolitaine, les raffineries, le stade, le pont Jacques-Cartier. Sa vue préférée de Montréal. Jacinthe pensait vraiment à tout, il en avait eu le cœur serré. Dans un rare élan, il avait levé son visage vers elle, les yeux brillants. Elle s'était penchée.

— Tu réussis toujours à trouver ce qui me fait plaisir. Comment tu fais, Jacinthe, pour tout savoir ?

— Je t'aime.

C'est juste à ce moment-là que l'idée le traverse, mêlée à son émotion, aux mots de Jacinthe. Ils sont à l'extrémité nord du belvédère, la voiture stationnée plus loin, à quelques mètres. Jacinthe a quitté son emploi et laissé tomber ses cours, pour lui. Elle ne voit plus sa sœur qu'elle aime tant, néglige ses amis, ne sort plus jamais seule. Elle lui donne tout. Elle lui donne trop.

Elle part chercher l'écharpe qu'il réclame. Elle a à peine fait deux pas qu'il la rappelle, pour l'embrasser. Elle se trouble aussitôt.

— Qu'est-ce qu'il y a ? Tu es bizarre aujourd'hui.

— Rien. Je t'aime, Jacinthe.

Elle rougit, comme chaque fois, et s'éloigne, légère, sautillante, heureuse.

Encore une minute et il n'aurait plus le courage. Aussitôt qu'elle a le dos tourné, il fait pivoter son fauteuil et, en poussant de toutes ses forces sur les roues, s'engage dans la voie Camillien-Houde. La fin du cri de Jacinthe lui parvient, son nom, tronqué, comme sa vie : « ...nald. »

Cramponné aux accoudoirs, il regarde venir le premier tournant, un angle de cent degrés environ. Il espère qu'aucune voiture ne vient dans l'autre sens ; son fauteuil continuera tout droit après le parapet qui sépare les voies et percutera le garde-fou. Sous le choc, il sera projeté dans les arbres ou

bien il piquera une tête dans les rochers. En fin de compte il mourra en exécutant une pirouette.

Le tournant approche de plus en plus vite, il a froid ; il n'entend aucune voiture venir, seulement les cris derrière lui. Jacinthe. La vitesse du fauteuil augmente, les arbres défilent, secs, anémiques, leucémiques. Voilà, la mort vient. Mais juste au milieu du tournant, son corps a un sursaut, ses mains s'agrippent aux roues de commande. Il sent aussitôt la brûlure du métal malgré ses gants. Sans y penser, par réflexe, par habitude, il déplace son poids pour aider le fauteuil à tourner en dépit de la vitesse et il parvient à prendre la courbe, de justesse, en frôlant le parapet. Rénald se met à crier, heureux d'avoir réussi, et soudain la peur l'envahit. Inexplicablement, il ne veut plus mourir, il voudrait retrouver Jacinthe. Son corps, ses mains ont décidé pour lui, ses muscles possèdent encore des réflexes, le fauteuil peut remplacer les patins. Il crie de nouveau, mais de joie. Il a envie de vivre. Dans son fauteuil roulant qui dévale la montagne de plus en plus vite, il prend la décision de continuer la vie jusqu'au bout. Il n'a jamais quitté une compétition avant la fin, quelles qu'aient été ses erreurs.

Il n'ose appliquer les freins, le fauteuil basculerait. Il parcourt le seul bout droit de la descente, il doit trouver tout de suite un moyen de stopper le fauteuil parce que, ensuite, les courbes sont de plus en plus rapprochées et très prononcées. Les freins ne résisteraient pas, ils ne sont pas conçus pour un tel élan. Au moment où Rénald bande ses muscles, prêt à saisir les roues et à les arrêter à la force des bras, quitte à se brûler les doigts jusqu'à l'os, il entend une sirène se rapprocher derrière lui. L'espoir, comme une poussée d'adrénaline : Jacinthe a trouvé une solution, encore une fois. Une voiture de police le dépasse mais Jacinthe n'y est pas. Un agent lui fait signe de se ranger à droite. L'imbécile ! La rage le soulève de son fauteuil ; les gants en lambeaux, la peau des mains arrachée, il évite de justesse une embardée. Le sang gicle de ses mains mais il arrive, en hurlant de douleur, à prendre la troisième courbe. Devant lui, cinquante mètres en

ligne presque droite ; il peut enfin reprendre son souffle un instant.

Le fauteuil continue d'accélérer mais Rénald cesse de penser ; son esprit s'échappe et se retrouve sur une patinoire. Il ne sent plus ni le froid ni la douleur aux mains, il n'entend plus le rugissement du vent dans ses oreilles. Hypnotisé par la bande grise qui s'étend devant lui, il évalue ses chances de réussite. La glace est libre, lisse et noire, et la vitesse rend son corps aussi léger qu'une plume : il parviendra à voler, à tourner sur lui-même, à sauter, à glisser, à se vriller sur la glace comme une toupie. Son fameux triple salto arrière suivi d'une pirouette et d'un glissé lui vaudra la médaille d'or. Il ferme un instant les yeux et se laisse griser par le froid et le chaud qui se mélangent et se battent dans ses muscles. Porté par la vitesse, il se prépare ; il visualise tous les mouvements, les sent naître dans ses pieds et monter comme une vague chauffante dans tous ses muscles jusqu'au sommet du crâne qui pique, à cause du trac.

Il ouvre les yeux et aperçoit une voiture de police sur la patinoire. Il éclate de rire. Il a réussi, il a gagné la médaille d'or, les policiers sont là pour contrôler le délire des admirateurs qui veulent le porter en triomphe, le kidnapper, fêter leur héros national. Il lève les deux bras pour saluer ses fans et frôle l'un des policiers qui ne se recule pas assez vite. Il l'entend tomber derrière lui et referme les yeux un moment, oh ! une seconde à peine, il l'a bien mérité, juste le temps de savourer sa nouvelle médaille.

Un klaxon éclate tout près de lui, qui lui déchire les oreilles et le ramène un moment à la réalité. Les mains en sang, écrasé dans son fauteuil qui roule à cent kilomètres heure, Rénald fonce tout droit sur l'immeuble à l'angle du chemin de la Côte-Sainte-Catherine. Il voit se rapprocher et grandir le muret de brique qui dissimule une boîte à fleurs l'été ; il a la forme du podium pour la remise des médailles. Rénald n'a pas peur ; il a toujours aimé foncer à toute allure sur la bande en regardant se rapprocher les lettres des publicités et, au dernier moment, freiner dans un nuage de frimas

ou décrire une courbe gracieuse en frôlant le bois. Le petit mur est de la même hauteur que la bande. Il voit des trous dans la brique, comme des marques de pouce, puis des stries, des taches de mortier. Les briques se rapprochent, grugées par le sel, grandissent à une vitesse folle, deviennent des murs, des maisons, des falaises, des...

Pour la première fois de sa vie, il n'a pas su freiner, malgré sa médaille d'or. Il ne sent rien d'autre que le froid de la glace qui le pénètre doucement. Il entend la voix de Jacinthe qui l'appelle, revoit le lac Rond où il a chaussé ses premiers patins... puis plus rien.

Rénald gît dans le bac à fleurs vide, le visage dans la terre gelée, son fauteuil roulant renversé sur lui. Les roues tournent longtemps dans le vide, comme pour un dernier tour de piste, dérisoires. Personne n'ose les arrêter.